

# La visite à Saint-Quentin du président de la République Félix Faure en 1897

---

Un officier allemand écrivait en 1916, devant le monument de 1557, que les Français avaient l'habitude de fêter leurs batailles perdues. La résistance des Saint-Quentinois avait quand même permis de préserver Paris et de sauver la France. Mais plus de trois siècles plus tard, l'affaire n'était restée que dans les livres d'histoire.

C'est alors qu'en 1883, un ancien maire de la ville, Charles Picard, qui fut toujours frappé par le courage de l'héroïsme des aïeux de 1557, mourut après avoir légué à la ville de Saint-Quentin trente actions des Chemins de Fer du Nord, pour contribuer à l'érection d'un monument commémoratif en l'honneur des défenseurs de la ville. C'est une somme importante, cent mille francs de l'époque, près de deux cent millions de centimes d'aujourd'hui. Elle sera complétée grâce à Madame d'Arguesse, la fille de Charles Picard, d'une somme qui sera versée à la mort de celle-ci, en 1890.

En 1893, dix ans après le premier legs, un concours est organisé par le maire François Hugues et neuf projets sont exposés dans la salle Vau-ban. Seize des vingt-cinq artistes candidats, dont Rodin, n'ont pas présenté de projet. Le public est particulièrement attiré par celui du sculpteur Theunissen<sup>1</sup>, et l'exposition enregistre 17 000 entrées. Un référendum est effectué en mars. Sur 403 votants, il donne 269 voix à Theunissen, 79 à Cordonnier, 25 à Hiolin/Hachet-Souplet, 6 à Puech et d'Espouy, 4 à Suchet et, 2 à Doublemard, 2 à Deloy et 16 bulletins panachés. Mais c'est le jury qui décidera. Il est composé du maire François Hugues, de Noblécourt, Clin et Mourette, adjoints, Bachi, Chérier, Berger, Hachet-Souplet, Mariolle-Gadmer, conseillers municipaux, et Delmas-Azéma,

---

1. C'est le sculpteur Theunissen (Corneil-Henri), né à Anzin (Nord) le 6 novembre 1863, mort à Paris en décembre 1918, qui est l'auteur du monument. Artiste de l'école française, élève de Fache et de Cavelier, sociétaire des Artistes Français depuis 1909, il figure au Salon de ce groupement. Mention honorable en 1890, médaille de troisième classe en 1891, médaille de deuxième classe en 1896, mention honorable en 1900 à l'Exposition universelle, chevalier de la Légion d'Honneur en 1902. Sculptures dans les musées de Paris (Luxembourg), Dieppe, Tourcoing et Valenciennes.

architecte de la ville. Le 15 mars, c'est le verdict, 8 voix à Theunissen, 1 à Cordonnier. Mais trois primes seront décernées à des participants au concours : 3 000 F. à Cordonnier, 2 000 F. à Suchet, 1 000 F. à Puech.

Theunissen a donné des explications sur son projet : Coligny désigne au maire Louis Varlet, sire de Gibercourt, le faubourg d'Isle menacé. Des soldats amènent un canon sur les remparts. Catherine Lallier, épouse héroïque du maire, soigne les blessés sur les remparts. Les habitants défendent la brèche. Au-dessus de tout, la ville de Saint-Quentin, sous les traits d'une femme armée, protège la France qui s'appuie sur la hampe d'un étendard fleurdelisé (Fig. 1).

Certains regrettent qu'on n'ait pas demandé l'aide d'Emmanuel Lemaire, l'historien de la Société académique. Ils regrettent aussi qu'on n'ait pas représenté les membres du clergé, sous la conduite du fougueux Jehan Lance, l'épée soutenue par la cordelière du moine, la pique à la main, opposant aux assaillants une résistance telle que les cent capucins, sauf quatre, périrent sur la brèche. Et, au milieu de ces quatres groupes, les encourageant et les dominant, le grand huguenot, l'âme de la défense personnifiant la patrie : Coligny.

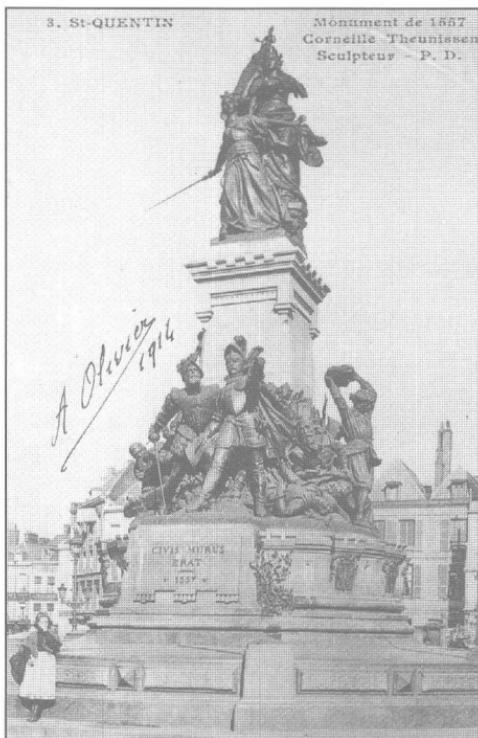


Fig. 1 - Carte postale ancienne. (Cliché Bibl. mun. de Saint-Quentin).

Pour bien nous situer dans le temps, précisons que le 4 mai 1893, le premier coup de pioche est donné pour démolir l'abbaye de Fervaques, et que le 2 juin, le corps du courageux préfet Anatole de la Forge, l'âme de la résistance en 1870, est transféré dans un tombeau définitif.

Le monument coûtera cher. Le projet dépasse nettement les 100 000 F. Le piédestal à lui seul coûtera 70 000 F. Il faudra transporter le vieux puits Louis XV derrière l'hôtel de ville, dépaver et asphalte la grand-place. La ville paiera la différence, aidée par une subvention de l'Etat.

Theunissen, qui fait équipe avec l'architecte Heubès, commence son travail en avril. Le duc d'Aumale a mis à sa disposition toutes les richesses de la bibliothèque et des collections du château de Chantilly, dont un portrait de Coligny. Il commence sa maquette, et, en décembre, une délégation de la ville lui rend visite à Paris, rue de Vaugirard.

On y voit son esquisse de la salle Vauban, au cinquième, et auprès d'elle une maquette au dixième avec les modifications apportées grâce à une étude plus approfondie et à quelques conseils éclairés.

Le monument est en hauteur. Vu d'une trentaine de mètres de la base, il se profilera nettement vers le ciel. Pour l'alléger, on a supprimé un garçon jouant de la trompe. Il faut habiller tout ce peuple de terre glaise et les documents s'accumulent : l'armure de Henri de Guise, une pertuisane trouvée dans les fossés de la ville, une armure de cuir destinée au mayeur, des épées, des dagues. Au mur, un portrait de Coligny. On ne le trouve pas beau. Theunissen espère être en mesure de présenter la maquette définitive le 15 janvier 1894. D'ici quelques jours, on va éléver sur la grand-place une silhouette du monument en toile et en bois, grandeur réelle, peint à la détrempe en trompe-l'œil, pour voir l'effet. Avant de se quitter, un membre de la délégation se coiffe du casque de Henri de Guise, et il ne peut pas l'enlever. Tout le monde doit tirer dessus ou maintenir le porteur, pour lui enlever son casque. Il avait sans doute plus grosse tête que Guise.

Le statuaire est très soucieux d'appuyer son art sur la nature et il veut en même temps localiser son œuvre. C'est pourquoi il a pris plusieurs de ses types dans la population saint-quentinoise. Le mayeur est François Hugues, député-maire. Il a une tête assez XVI<sup>e</sup> siècle, pour poser le Varlet de Gibercourt. Sa femme sera Catherine Lallier, l'épouse du mayeur, le blessé, Mariolle-Gadmer, le forgeron-canonnier, M. Petit, marchand de vaisselle et de paniers, rue d'Isle. Il avait défendu la ville en 1870. On trouve aussi un membre de la famille Guilbert, deux de la famille Pannier, un Décaudin, un des personnages serait de la famille Cantelon, le jeteur de pierres serait le fils d'un banquier saint-quentinois... A l'origine, le nom des modèles était gravé dans le cou des personnages. Mais le monument

a eu une vie agitée, et il est difficile maintenant de mettre un nom sur toutes ses figures. En tout cas, comme Coligny n'est pas jugé beau, d'après ses portraits, c'est le capitaine des pompiers, M. Poulain, qui posera pour l'amiral.

En décembre 1893, le monument en trompe-l'œil est monté grâce à une subvention de 1 500 F. Les agents doivent repousser la foule qui s'assemble. Le maire et les adjoints peuvent se faire une opinion. On approuve, on critique.

En 1894, Theunissen se documente et travaille sérieusement. Il attaque le premier groupe du bas. Le groupe symbolique du haut est chez le fondateur Thiébaut. Le public, impatient, demande quand se déroulera l'inauguration : en août 1895, ou en 1896.

En mai 1895, Theunissen expose au Salon, à Paris, un échantillon de son œuvre.

En juin, il reçoit la visite de MM. François Hugues, Mariolle-Gadmer, et Delmas. Tout le monde est bien content. On se reconnaît ; on reconnaît bien M. Petit qui pointe un canon. M. Heubès, l'architecte, est là. Il donne des nouvelles du piédestal en construction près de Maubeuge. Et comme notre sculpteur peut courir deux lièvres à la fois, Mme Theunissen a accouché d'un petit garçon, André.

La pose de la première pierre est fixée au 7 juillet 1895, date du concours fédéral de gymnastique. Un ministre doit venir. Gabriel Hanotaux, Saint-Quentinois, né à Beaurevoir, ministre des Affaires étrangères, membre de l'Académie française, est tout désigné. François Hugues obtient l'accord du président de la République, Félix Faure, pour la présence de notre ministre. On vote un crédit de 4 000 F, pour les fêtes. Une plaque de cuivre sera gravée d'une inscription, et déposée dans un coffret de plomb, sous le socle. Coût 100 F. François Hugues propose d'ajouter les noms des donateurs, Charles Picard et M. et Mme d'Arguesse. Il n'est suivi que pour le premier. Gabriel Hanotaux arrivera le dimanche 7 juillet. Au lycée Henri-Martin, les élèves font une souscription pour lui offrir une coupe en vermeil.

Le samedi, retraite aux flambeaux. Le dimanche, 1 800 gymnastes de 32 sociétés, vont évoluer sur le champ de courses, au Moulin Brûlé. On inaugure une plaque sur la maison natale de Paringault, un bienfaiteur de la ville, rue du Palais de Justice (aujourd'hui rue Victor-Basch). La plaque est toujours là, en marbre noir, avec son inscription illisible. L'après-midi, Hanotaux pose la première pierre du monument. La truelle et la plaque sont fournies par M. Gava, graveur rue Saint-Jean (aujourd'hui rue Raspail). Les brodeurs, mécontents, veulent manifester auprès du ministre. On les en dissuade. Dans un coffret en fonte, on place le procès-verbal sur parchemin, deux Louis de 20 F, deux pièces de 2 centimes, deux piè-

ces de 1 centime, seules monnaies frappées en 1895 à l'effigie de la République, et la plaque en cuivre gravée ; le coffret est rempli de sable et scellé au plomb. Le ministre le dépose dans une cavité de la pierre. Discours. Remise de décorations.

Gabriel Hanotaux visite ensuite l'hospice et l'orphelinat. A un petit pensionnaire, il offre une boîte de couleurs. «Travaille bien ! Tu feras peut-être un jour mon portrait !» C'est Gabriel Girodon, futur premier grand prix de Rome de peinture. Le soir, après un banquet salle Vauban de 290 convives, c'est à son domicile que François Hugues, assisté du ministre, organise une réception brillante.

En octobre 1895, Theunissen livre le quatrième groupe au fondeur, et en janvier 1896, le cinquième et dernier, celui de Catherine Lallier. En mars 1896, on installe la partie supérieure du piédestal : trois mètres cubes pour treize tonnes, en granit rose moucheté noir de Hongrie. Elle arrive par chemin de fer. Le transport, de la gare à la place, sur un camion tiré par quatorze chevaux, a duré plus d'une journée. Grâce à l'aide d'un treuil, huit ouvriers ont suffi pour la mise en place.

Pourquoi les armes sculptées sous la corniche, font-elles face à l'hôtel de ville et sont donc placées à l'envers, au dos du monument ? C'est parce que le panache de Coligny les eût en partie cachées.

Le groupe symbolique du haut : la ville de Saint-Quentin protégeant la monarchie - ou la République - disons la France, est mis en place.

Les quatre groupes du bas doivent figurer au Salon de l'Industrie à Paris, jusqu'au 30 juin. Ils viendront plus tard.

Ce jour-là, Theunissen et Heubès sont venus diriger les opérations, suivies par de nombreux curieux et fort gênées par des pluies continues. «Et l'ensemble sera scellé pour l'éternité», écrit un chroniqueur local. Le pauvre, une Grande Guerre et un parking souterrain...

Mais il faut penser à l'inauguration et il y a longtemps que l'on songe au président de la République : Félix Faure. Le 13 janvier 1896, sur proposition du maire François Hugues, le conseil municipal décide d'envoyer une délégation composée des membres de l'administration municipale et des membres de la commission du monument auprès du président de la République pour l'inviter aux fêtes de l'inauguration. Le conseil vote deux cent cinquante francs pour les frais du voyage.

Le 23 janvier, ils sont neuf, conduits par François Hugues, trois adjoints et cinq conseillers. Le maire expose au président que la résistance de Saint-Quentin, en retardant l'ennemi, avait sauvé Paris et décidé de l'existence de la Patrie. Le monument revêt donc un caractère national en même temps que local. Félix Faure accepte très volontiers. Il décline la date proposée du 19 avril qui coïncide avec la période électorale municipale. La

commission se réunit, abandonne la date du 19 avril, et retient celle du 12 juillet. Avec le 14, cela fera trois jours de fête. On fera des économies sur les décos de la ville.

François Hugues retourne à l'Elysée et rend compte au conseil le 13 mars. Félix Faure, sans promettre qu'il sera libre, affirme qu'il se fera un plaisir de venir à Saint-Quentin.

C'est dans cette séance du 13 mars que quatorze conseillers proposent de faire figurer sur le socle du monument les noms des conseillers municipaux en exercice. «Faites-y plutôt graver un *De Profundis*», insinue un autre conseiller. Or, ils sont trente-deux. On en a bien mis sur le monument du Huit-Octobre (aujourd'hui disparu), disent-ils. Tout le monde en parle dans la ville. On va jouer un intermède comique au théâtre, sur l'inscription de ces trente-deux noms sur les trois faces du monument. On entend même dans une conversation : «On en a bien mis sur l'arche de triomphe» (sic). Les Saint-Quentinois arrivent même à trouver une solution.

Aux élections municipales des 3 et 10 mai, l'assemblée communale est fortement modifiée. Mariolle-Pinguet sera élu maire. L'homme du *De Profundis* avait dit vrai. L'affaire des trente-deux noms est abandonnée.

On réservera 10 000 F. de garantie pour la sculpture et 10 000 F. pour l'architecture, qui seront payés après l'inauguration.

En mai, Theunissen est présenté au président Félix Faure pendant sa visite au Salon des Champs-Elysées, à Paris et lui remet une photographie du monument. Le président le félicite et lui promet de venir l'inaugurer.

En juin, le nouveau conseil décide d'envoyer une délégation auprès du président de la République. Cette fois, ils ne seront que sept, sous la conduite du maire Mariolle-Pinguet.

Mais François Hugues avait fait une nouvelle démarche à l'Elysée et Félix Faure avait laissé entendre que le 11 juillet lui conviendrait mieux que le 12. Le 25 juin 1896, le président reçoit la nouvelle délégation accompagnée par sept députés et trois sénateurs de l'Aisne, le préfet, le sous-préfet et le sculpteur Theunissen. Cette fois ils sont quand même vingt.

Le président est pris de court. En juillet il va à Reims, puis en Bretagne, puis va se reposer au Havre, dont il est originaire. Impossible en août. En septembre il assiste aux grandes manœuvres. Reste octobre. Le dimanche 11 octobre. C'est la Foire à Saint-Quentin ! Alors, allons-y le premier dimanche de novembre. Mais c'est la Toussaint. Alors allons-y le deuxième dimanche, le 8 novembre. Ce sera, dit-on, l'été de la Saint-Martin. Il fera sans doute beau.

Les habitants et le conseil accueillent très mal la nouvelle de cette date. Mariolle-Pinguet retourne à l'Elysée pour demander au président de rapprocher la date. Félix Faure ne peut prendre de décision avant la fin de septembre. Le 22 septembre, il fait demander au maire de lui rendre sa parole. On commence à parler du voyage des souverains russes en France. Le 3 octobre, Mariolle-Pinguet, à nouveau à l'Elysée, propose de reculer jusqu'au début de mai 1897. Au conseil, le 30 octobre, on décide du 6, 7 ou 8 mai, plutôt le 6. On organisera un concours de musique. Le 12 novembre 1896, Mariolle-Pinguet à l'Elysée propose «vers la Pentecôte», les jours les plus beaux de l'année. Arrangez-vous, dit le président, et on fixera la date. C'est celle du 6 juin qui est arrêtée. Or, c'est le Grand Prix d'Auteuil. Le président doit y assister. Ce sera le 7 juin 1897. Cette fois, c'est la bonne date, elle ne changera plus. Pour la fixer, elle a coûté aux Saint-Quentinois sept visites à l'Elysée et nous ne comptons pas les personnages.

En février 1897, on déboulonne la plaque dédicatoire du monument et on l'envoie à Paris pour satisfaire au dernier vœu de M. d'Arguesse qui désire que le nom de Madame d'Arguesse, fille de M. Charles Picard, y soit inscrit. Les frais seront imputés à la succession de M. d'Arguesse. Il seront élevés, car il faut faire un nouveau moulage et une nouvelle fonte.

L'inauguration approche. Les journalistes de la presse locale en sont fort occupés. *Le Saint-Quentinois* et *Le Journal de Saint-Quentin* se disputent au sujet de la visite du président. Viendra-t-il ? Ne viendra-t-il pas ? S'il ne vient pas, la responsabilité tout entière reposera sur la municipalité. (Et pourquoi donc ?)

Dans *le Saint-Quentinois*, on lit : «Grand luxe. Première pierre. Peuple, amuse-toi !» et deux colonnes et demie pour critiquer les dépenses estimées 70 à 80 000 F. «Pauvres contribuables !» (En fait, les frais de réception se sont montés à 58.665 F.).

Les ouvriers mouleurs, en avril, campés sur un échafaudage contre la façade de l'hôtel de ville, prennent le moulage des sculptures de celle-ci, devenues informes en de nombreux endroits, pour les restaurer. Pour la préparation de la fête, une convention fut signée avec une maison de Saint-Ouen qui s'engageait à fournir en location et à installer le matériel nécessaire, pour le prix forfaitaire de vingt-quatre mille francs.

Cette décoration comprenait, sur les voies publiques parcourues par le cortège, 28 mâts de 15 mètres, 48 mâts de 12 mètres, 248 mâts de 10 mètres, 199 petits mâts carrés, 1 692 drapeaux, 99 arceaux de verdure, 324 oriflammes, 360 écussons, et pour l'illumination, plus de 10 950 verres, 5 784 ballons, et 1 100 flammes. Sur la place de l'hôtel de ville, quatre arcs de triomphe aux angles, une tribune de 600 places, le voile tricolore de la statue.

Pour les cadeaux aux visiteurs, on a fait relier un ouvrage considérable, réalisé par la Société académique *La Guerre de 1557 en Picardie*. L'exemplaire de Félix Faure est relié en plein maroquin du Levant, couleur bleuâtre, avec fers spéciaux, les armes de la ville de Saint-Quentin et le chiffre de Félix Faure. C'est la reproduction d'une reliure de la bibliothèque de Henri II, sur un ouvrage imprimé sur beau papier vergé à la forme, en deux volumes. La reliure a coûté 230 francs. Les exemplaires destinés aux ministres étaient imprimés sur un seul volume, reliés en demi-maroquin du Levant, genre janséniste, avec les armes de Saint-Quentin.

Lors d'une réunion du conseil municipal, le 28 mai, alors que l'on discutait sur les frais de la fête, un conseiller demanda «qu'on donne les 300 francs qu'on va ainsi dépenser aux pauvres pour avoir du pain». On vota 500 F pour les pauvres, mais on maintint la dépense.

Les compagnies de chemin de fer décidèrent de mettre en place de nombreux trains spéciaux.

La partie gastronomique de la fête fut confiée à la maison Potel et Chabot de Paris.

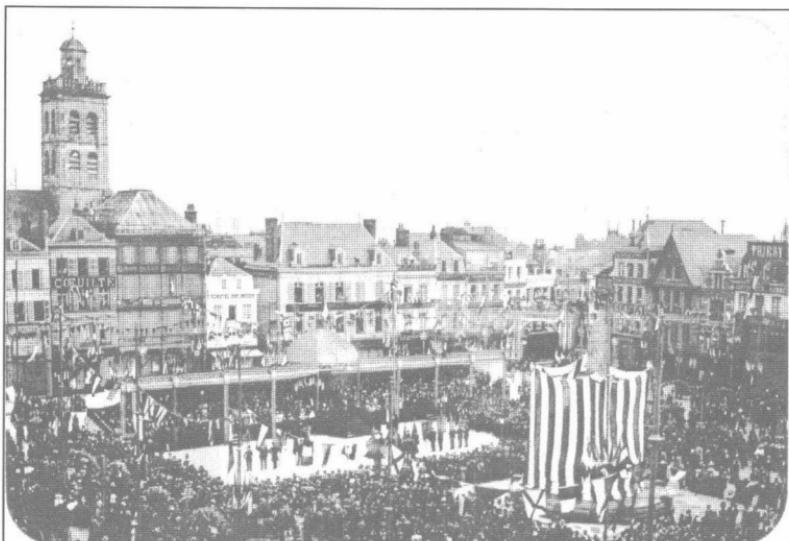
Une voiture «Daumont»<sup>2</sup> présidentielle fut louée 65 F par jour à Paris. Les six chevaux de l'attelage furent fournis par le 17<sup>e</sup> régiment d'artillerie de La Fère.

Un concours de musique eut lieu le 6 juin. Sur les 87 sociétés inscrites, 69 seulement se présentèrent, dont 12 orphéons (chorales), 17 harmonies, le reste en fanfares. Des kiosques installés carrefour du Petit Neuville, place Carnot, place du Général Foy, place Dufour-Denelle, carrefour de la Prison, place Lafayette, place de l'école Saint-Jean, place Saint-Louis, place du Marché-Franc, reçurent les sociétés pour leurs exécutions, devant les membres du jury. Les prix furent remis le soir, par le maire, sur la Grand-place. (Notons qu'en 1882, lors d'un grand festival de musique, il y avait eu 175 sociétés inscrites) (Fig. 2). Après quoi un banquet réunissait à l'Hôtel du Commerce les membres des jurys, les conseillers municipaux, les membres de la commission des fêtes, et les commissaires du concours. Pendant toute la journée, des milliers de spectateurs se trouvaient autour des kiosques pour écouter la musique. Il y avait foule au théâtre pour écouter les orphéons. Pour le rassemblement du soir, harmonies et fanfares regagnaient la Grand-place à pas redoublés. L'atmosphère de la ville était envahie par la musique, la multitude et les cris.

Le 7 juin 1897, au milieu de la place, le monument de 1557 est enveloppé d'un immense voile à rayes verticales bleues, blanches et rouges.

---

2. Voiture Daumont : attelage de 4 ou 6 chevaux, sans pièces d'attelle pour ceux du deuxième rang, conduite par deux postillons, à la façon du duc d'Aumont (Restauration).



*Fig. 2 - La distribution des prix du concours de musique (6 juin 1897).*

Seul émerge le groupe du centre «Saint-Quentin protégeant la Monarchie».

Autour du terre-plein, de nombreux mâts supportant des écussons R.F. et des trophées de drapeaux, reliés entre eux, à leurs sommets, par des guirlandes et des pavillons, de couleurs variées. En dessous, autour du terre-plein, des arceaux de mousse. Face au monument, du côté opposé à l'hôtel de ville, la tribune, ornée de faisceaux de drapeaux et tendue au faîte d'or et de pourpre. Au milieu, elle est surmontée d'un dôme grenat, cerclé d'or. Autour de la place, des mâts reliés par des arceaux de mousse supportant des drapeaux. L'hôtel de ville est simplement décoré. Au-dessus de chaque arcade, un trophée de drapeaux, au-dessus de l'arcade centrale, un grand panneau porte les nouvelles armoiries de la ville, drapé aux couleurs nationales. Plus haut, à la base des trois frontons, une guirlande de pavillons de toutes couleurs, un oriflamme au sommet de chaque fronton, relié au campanile par une guirlande de pavillons. Au-dessus de l'horloge, un faisceau de drapeaux. On s'accordait à dire qu'il n'en fallait pas davantage ; moins sobre, on eut gâté le monument... On peut toujours penser qu'ils en ont fait trop.

Aux quatre coins de la place, des arcs de triomphe, ornés de drapeaux, avec des inscriptions : «Vive la République» ; «Vive Félix Faure», «Vive la France», «Honneur aux défenseurs de la ville en 1557-1870».

Les maisons étaient bien décorées. Pas une façade ni une fenêtre, qui n'eut son drapeau ou son faisceau de drapeaux. Il en est ainsi pour l'itinéraire d'arrivée, de la gare à la Grand-place et celui de l'après-midi.

Place de la Gare, des mâts ornés de feuillage, des drapeaux. Place du Huit-Octobre, on a fait des frais. Sur la proposition de la commission, Jules Hachet, architecte, présente un plan complet de restitution de cette place au XVI<sup>e</sup> siècle, d'après des documents de l'époque. Le conseil municipal a voté un crédit de 3 000 F pour ce projet, mais le coût de la charpente se monte déjà à 5 200 F et celui de la peinture à 3 400 F.

A l'entrée de la place, en venant de la gare, on trouve une immense porte d'Isle, flanquée de deux tours sombres et massives. A sa droite et à sa gauche, le mur d'enceinte portant la trace des boulets espagnols. La porte est ogivale et à mâchicoulis, de style XIV<sup>e</sup> siècle.

La première maison après la porte, est la «Maison Becquerel», le meunier du moulin situé sur la Somme, au faubourg d'Isle. Elle a pignon pointu sur la rue. Délabrée pendant le siège, elle a été réparée en briques. A son angle, à trois mètres du sol, une bretèche<sup>3</sup>. Vient ensuite le cabaret du «Lyon d'Or», une taverne à pignon pointu et à pans de bois, avec une gracieuse enseigne.

«La Maison de Saint-Eloi», aux armes des Lallier, avec, contre le pignon, une statue de l'évêque-orfèvre, ministre de Dagobert. Y attenant, une maison gothique, détruite par le feu. Il ne reste que la façade du premier étage. Suivent, cinq nouvelles arcades et une riche maison bourgeoise, à porte cochère, et démunie de toit, accolée à l'«Auberge de la Belle Etoile», à pans de bois, de plusieurs étages, avec une belle enseigne qui se balance.

Passant la rue d'Isle, on trouvait de l'autre côté «la Maison de l'Eschevin», à pans de bois, le premier étage en avancée, supporté par des corbeaux<sup>4</sup>. Pignon pointu où se détache une ogive en bois. Les fenêtres sont garnies de vitraux. A côté, la taverne de «la Grande Pinte», portant sur son pignon la date de 1515, celle de sa construction. Puis trois arcades en ogives et à mâchicoulis. Ensuite l'église «Saint-Pierre-au-Canal» apporte sa note claire mais la vieille église a perdu sa rosace et son portail gothique a été abîmé par les boulets ennemis.

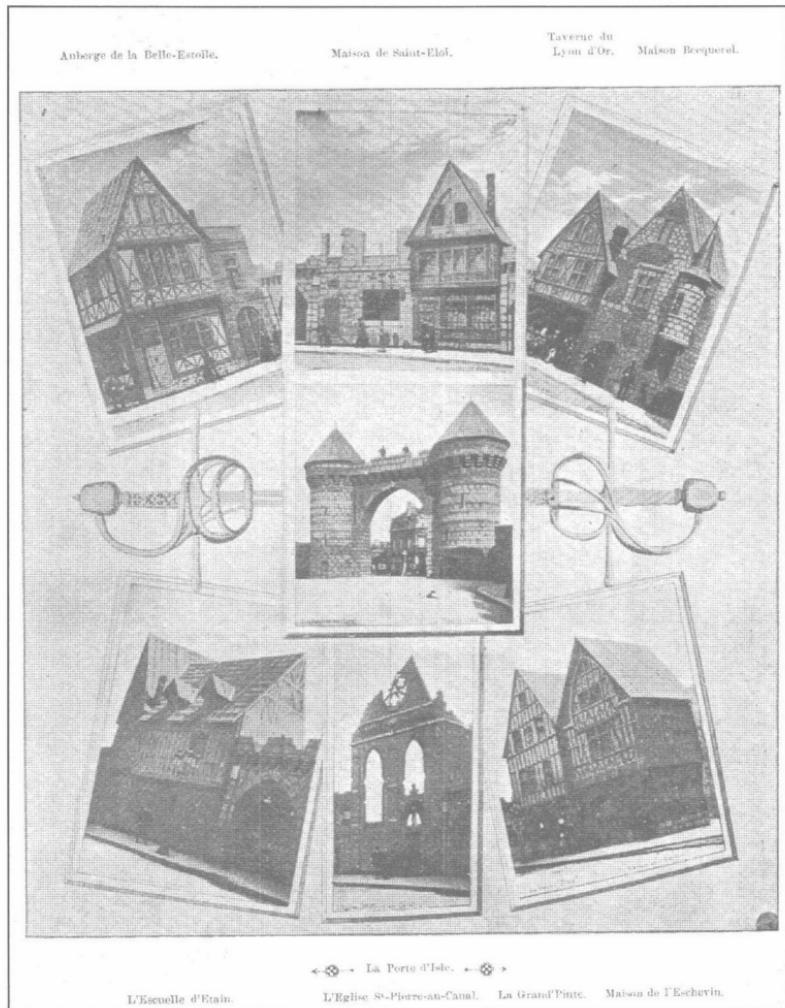
Contre l'église, une arcade, puis trois nouvelles arcades. Après, c'est «l'Ecuelle d'Etain», la seule qui ne soit pas à pignon sur rue. Et la place du XVI<sup>e</sup> siècle se termine par la «Maison de l'Officier de la Porte», très solide et à pans de bois (Fig. 3).

Ce fut là, pendant trois jours, une kermesse continue. Les garçons, en costume de cette époque, servaient de l'hydromel. On pouvait y acheter le *Journal du Siège de 1557*.

---

3. Bretèche : tour munie de créneaux.

4. Corbeau : pierre en saillie soutenant une poutre.



*Fig. 3 - La kermesse de bienfaisance*  
Architecture : M. Jules Hachet. Décorateurs : MM. Reinauld et Falcinelli.  
Clichés de MM. Langlois et Maréchalle

Le 7 juin, le train présidentiel quitte la gare du Nord à 12 h 20. Il est composé, pour la première fois, de quatre voitures montées sur bogies et éclairées à l'électricité, dont deux pour le président, les membres du gouvernement, le protocole, et deux autres pour la presse. Le président est accompagné de Méline, président du conseil, Hanotaux, ministre des Affaires étrangères, le général Billot, ministre de la Guerre, et d'une nombreuse suite civile et militaire.

A deux heures dix, le train était en gare de Saint-Quentin. Il ne s'était arrêté qu'à Creil pour prendre un général.

Debout, à la portière, le président salue d'un grand geste, est accueilli par le maire Mariolle-Pinguet et décore dans un vestibule de la gare, trente-cinq cheminots de la médaille d'honneur décernée aux agents du chemin de fer en récompense de leurs longs et bons services.

Devant la gare, la place est occupée militairement et le spectacle est imposant, mais le temps est sombre et il n'y a pas de soleil. Le président accroche des médailles sur la poitrine de huit officiers et sous-officiers.

Le cortège se forme ensuite, composé de vingt-trois voitures tirées par des chevaux, escortées par des cavaliers - quatre par voiture - et se dirige vers la sous-préfecture. Toutes les rues ont été couvertes de sable de l'Oise pour éviter les glissades et les chutes des cavaliers. Il traverse la place du Huit-Octobre où Saint-Quentin du XVI<sup>e</sup> siècle a été reconstitué tandis qu'une kermesse s'y déroule, en costumes d'époque.

Sur tout le parcours, une double haie de spectateurs manifestent leurs sentiments ; on crieait «Vive le président», un peu moins «Vive Félix Faure», très peu «Vive la République», beaucoup «Vive Hanotaux», pas mal «Vive Méline», assez «Vive l'Armée»...

A trois heures juste, on était à la sous-préfecture. Le président va y recevoir les autorités, corps constitués, délégations militaires, soit au total quarante-trois entrevues. Chacune donne lieu à un discours plus ou moins long. Le président répond par quelques mots sur le ton de la conversation et termine en remettant quelques décorations.

Ce fut une très longue cérémonie, dans une atmosphère étouffante.

Il faut aussi noter la présence de Raoul de Pillot, comte de Coligny, de Messieurs de Lignières et de Caulaincourt, duc de Vicence (la plus ancienne famille du Vermandois), tous trois descendant en ligne directe ou relevant par mariage des héroïques défenseurs de Saint-Quentin en 1557. Chacun d'eux est présenté, et félicité par le président Félix Faure. Si Coligny, pendant le siège, avait fait appel à tous les courages, à toutes les énergies pour la défense de la ville, Jacques de Lignières fut le lieutenant des compagnies de gentilshommes formées par l'amiral et Jean de Caulaincourt s'y était distingué.

Après les réceptions à la sous-préfecture qui durèrent jusqu'au-delà de quatre heures, le président se rendit à la Bourse de Commerce, rue de la Sellerie, l'ancienne église Saint-Jacques, au-dessus de laquelle se trouve le clocher transformé en beffroi. Dans la nef, un long passage sépare, à droite les maires du département, notamment ceux de l'arrondissement de Saint-Quentin, environ deux cents, et, à gauche, les instituteurs et les institutrices, environ quatre cents.

De là, après quelques mots et remises de décos, le président se rendit jusqu'à la Grand-place. Il circulait à pied, au milieu d'une haie formée par les délégués des diverses sociétés de la ville. Les orphéonistes, en tenue de gala, furent présentés par leur président, François Hugues. Pour l'anecdote, Félix Faure s'adressant au président des «Amis de la Ligne flottante» : «Vous représentez la Société des Amis des Arts ?» - «Non, mais les pêcheurs saint-quentinois, qui ne pêchent jamais en eau trouble, mais sont et seront toujours les dévoués serviteurs de la France et de la République» - «Très bien ! Très bien !» murmure M. Faure.

Sur la place, pavée et décorée comme on l'a vu, une estrade supporte six cents personnes et la foule est considérable sur les trottoirs, aux fenêtres et aux balcons, sur les toits.

A cinq heures moins le quart, le voile qui entourait le monument tombe. Méline s'approche de Félix Faure et lui dit : «C'est très vivant ! plein de mouvement !» Faure acquiesce de la tête. Le carillon joue de toutes ses forces. La musique des pompiers entame la Marseillaise.

Discours du maire Mariolle-Pinguet, du général Billot, ministre de la Guerre, qui exalte le courage de Saint-Quentin en 1557 et en 1870 et donne lecture du décret l'autorisant à faire figurer dans ses armoiries la Croix de chevalier de la Légion d'Honneur. Aussitôt l'immense panneau représentant les nouvelles armes de la ville est découvert sur la façade de l'hôtel de ville et le guettement du beffroi, sur l'église Saint-Jacques, crie dans son porte-voix, aux quatre coins de l'horizon : «Saint-Quentin est décoré ! Vive Saint-Quentin !» Mais cela passe inaperçu, au milieu du brouhaha.

Des décos sont remises, mais il y en avait tant sur la longue liste lue par le préfet de l'Aisne, que l'on abrégea ; les médailles seront remises plus tard. On n'a même pas le temps d'offrir au président le cadeau préparé, l'ouvrage relié façon Henri II : *La Guerre de 1557 en Picardie*, œuvre de la Société académique. Avec les cadeaux destinés aux ministres, il sera envoyé par la poste.

Sur les marches du théâtre, deux cent cinquante exécutants jouent et chantent une cantate : *Les Défenseurs de Saint-Quentin*, mais le bruit est si grand sur la place qu'on n'entend pas une seule note.

Le président fait le tour du monument. François Hugues lui présente ses auteurs, Theunissen et Heubès. Méline s'arrête un peu plus longtemps sur les groupes, surtout celui des canonniers. Il confirme : «C'est plein de vie !»

Félix Faure se dirige vers le péristyle du théâtre, en face duquel sa voiture est rangée, salue les musiciens et repart pour l'Hôtel-Dieu. Là, dans la cour d'honneur, tout le personnel valide de la maison est rangé comme

un régiment. Le long des bâtiments, sont alignés les orphelins, les vieillards, les orphelines, les vieilles femmes, les bonnes en tablier blanc. Sur le perron de l'escalier, les bonnes sœurs autour de leur supérieure. Le président promet une promenade à la campagne, en chemin de fer, aux orphelins et orphelines, donne des médailles à deux sœurs en service depuis cinquante-trois et quarante-deux ans. Il exige d'être suivi par le moins de monde possible, pour ne pas fatiguer les malades en visitant les salles. On lui réduit son cortège. Ils ne seront que ... quinze, dont cinq ou six généraux, sans compter les membres de l'Hôtel-Dieu. Le président visite toutes les salles, s'adresse à chaque malade et fait noter leurs désirs. Le général Billot ne cachait pas sa satisfaction. Il déclarait souvent : «Bien tenu», «Bien disposé», «C'est parfait».

Au sortir de l'Hôtel-Dieu, le cortège se reforme à la hâte et se rend à l'emplacement du futur Fervaques. Il est six heures et dans les rues la foule est toujours considérable.

Trois tribunes, tendues de velours rouge frangé d'or, sont installées contre la halle. Sur l'immense place, aplatie et sablée, des balustrades peintes en blanc désignent le plan du futur palais. La pierre à poser est face à la tribune présidentielle, de l'autre côté de la rue du Petit-Origny. Elle porte une inscription : «Le septième jour de juin 1897, M. Félix Faure, président de la République française, a posé cette première pierre du nouveau palais de Fervaques».

Les pompiers font la haie derrière la pierre et, par derrière, les gymnastes de la société «La Saint-Quentinoise» ont construit un portique avec des échelles. Brandissant des drapeaux et des haltères, ils le garnissent complètement, en entourant une inscription : «La Saint-Quentinoise à Félix Faure, ancien président des Sociétés de gymnastique de France».

Sur une table, une équerre, une auge en bois noir, un marteau, un ciseau et une truelle où a été gravé l'usage qui va en être fait.

Discours du maire Mariolle-Pinguet. Le procès-verbal de la cérémonie est lu par Malgras-Delmas, l'architecte qui fut primé pour son projet. Ce procès-verbal, gravé sur une plaque de métal, est placé dans une boîte en plomb, avec des pièces de monnaie de l'année. La boîte est glissée dans une cavité de la pierre.

Félix Faure prend du mortier, fait un simulacre de scellement et celui-ci est opéré aussitôt par des ouvriers du bâtiment. Il frappe les trois coups symboliques et passe le marteau aux ministres qui en font autant. On remet aux principaux personnages des albums contenant les plans du futur Fervaques ainsi qu'une notice sur l'ancien. On remet la truelle au président qui remonte en voiture. Il ira à la sous-préfecture, pour ... se reposer. Il a bien recommandé que le banquet soit prêt à l'heure prévue.

Le banquet eut lieu dans le pavillon remis à neuf de la Halle, d'ailleurs de construction récente, transformée en une admirable salle à manger. Non pas dans les halles modernes et peu esthétiques d'aujourd'hui, mais celles d'hier, construites à la façon Baltard comme celles de Paris, et d'autres villes qui ont eu le goût de les conserver.

Oriflammes pendues aux voûtes. Ecussons et faisceaux de drapeaux aux murs. Baies vitrées bordées de velours galonné et frangé d'or. Tout autour de la salle, plantes vertes et fleurs, un parterre enchanté. Aux quatre coins, petits bassins cachés dans la verdure avec jets d'eau. Quinze tables de vingt-quatre ou trente-deux couverts sont disposées perpendiculairement.

Le menu représente des vues de Saint-Quentin et le portrait de De La Tour par Perronneau.

La table d'honneur est préparée pour cinquante-six personnes et les autres tables, portant les numéros de un à quinze pour trois cent quatre-vingt huit, soit un total de 444 convives. Les deux artistes, Theunissen, le sculpteur et Heubès, l'architecte, prévus dans le plan établi par la municipalité, à la table d'honneur, en ont été chassés par le protocole et ont dû s'installer ailleurs.

Potel et Chabot fit honneur à ses engagements.

*Potages : Saint-Germain aux perles  
Consommé printanier royal*

*Truite saumonée glacée à l'indienne*

*Quartiers de marcassin braisés aux pignols  
Timbales à la portugaises (sic)  
Cailles de Virginie en Bellevue*

*Sorbets au vin de Samos*

*Poulardes du Mans rôties sauce Périgueux  
- Pâtés de canetons rouennaise  
Salade russe*

*Glaces Mélusko pralinées  
Gaufrettes  
Dessert*

*Vins : Madère vieux - Saint-Emilion en carafes  
Haut-Preignac en carafes - Chambertin - Champagne frappé*

Les chroniqueurs nous rapportent que les plats étaient «mangeables», les mets étaient «chauds», les vins «potables», ... mais on verra la facture.

A sept heures et demie, le président faisait son entrée. La musique du 87<sup>e</sup> R.I. jouait la Marseillaise et donnait ensuite un concert pendant tout le repas.

Au champagne, Mariolle-Pinguet fit une courte allocution à la santé du président. Celui-ci répondit par un petit discours dans lequel il citait les braves gens de 1557, la journée du Huit octobre 1870, Anatole de la Forge, Henri Martin qui disait «Grâce au dévouement de ses enfants, la France n'a jamais passé par les angoisses de la mort que pour renaître et pour vaincre». Et il termina en saluant les vaillantes populations de la marche picarde.

A huit heures et demie, Félix Faure avait repris place dans sa voiture où l'on avait empilé les bouquets rapportés des différentes visites.

Le cortège se dirige vers la gare par les rues Croix-Belle-Porte, du Gouvernement, des Suzannes, de Baudreuil, et le boulevard Gambetta.

Précédé de gendarmes, il est suivi de cuirassiers, ouvre avec peine son chemin dans une ville illuminée et joyeuse, même exubérante et les acclamations montent vers la voiture présidentielle.

Dans la gare, Félix Faure fait ses adieux rapidement. Le canon tonne un coup. Les musiques du 87<sup>e</sup> et des cuirassiers s'unissent pour sonner «Aux champs».

A neuf heures le train se met en route. Il arrive en gare du Nord à onze heures. Il n'a pas mis deux heures pour parcourir les cent cinquante trois kilomètres et ne s'est arrêté qu'à Tergnier pour laisser descendre un général. La Compagnie du Nord est satisfaite de son essai de circulation pour les grandes voitures luxueuses, montées pour la première fois sur des bogies et éclairées à l'électricité.

A onze heures et demie, le président était rentré à l'Elysée. Mais à Saint-Quentin, après son départ, la fête s'est poursuivie. La foule se porte à l'extrémité des Champs-Elysées, côté Remicourt. C'est une fourmilière humaine. On n'a jamais vu autant de monde rassemblé. On va tirer un feu d'artifice.

Tout le monde est heureux et content, mais on sera déçu par celui-ci. Les pièces n'ont rien d'extraordinaire, et nuages et brume le gênent. Les fusées se perdent dans le ciel et vont s'éteindre au-delà des nuages.

A dix heures cinq, tout est fini. La foule s'en va. Elle va circuler dans la ville illuminée. Hôtel de ville, Théâtre, Bourse de Commerce, Lycée et caserne sont bien éclairés. Sur la Grand-place, deux énormes croix de feu resplendissent, figurant la Légion d'honneur décernée à la ville.

Le programme prévoyait un bal sur la place, mais ce n'est pas facile. Quelques couples s'y risquent. Mais vers minuit le temps est de plus en plus brumeux, les gens rentrent chez eux. La fête est finie.

Il y eut bien quelques légers incidents pendant cette journée du 7 juin 1897.

Le plus grave fut celui qui survint lors du retour à Paris de M. Félix Faure. Un peu après Saint-Denis, tout près de Paris, un coup de pistolet fut tiré du fond du talus qui borde la voie. Le train roulait à toute vitesse et dans le bruit de sa course, le coup de feu ne fut perçu que par deux journalistes qui virent un homme s'enfuir. Une vitre de la voiture présidentielle était brisée. Le commissaire spécial qui se trouvait dans le train déclara que dans les parages de Saint-Denis, il était fréquent que des individus s'exercent à la cible sur des trains qui passent. Trois jours avant, deux de ces malfaiteurs avaient été arrêtés alors qu'ils se livraient à de tels exercices de tir. Un de ces personnages, voyant passer un train de luxe, aux voitures brillamment éclairées à l'électricité, a pu tirer sur lui, heureusement sans résultat. On procéda à une enquête. On rechercha ce que faisait Gilbert Lenoir qui, l'année précédente, avait tiré deux coups de revolver dans la Chambre des députés. Mais il put être établi qu'il dormait à ce moment. L'affaire restera sans suite.

A propos de trains, signalons que la Compagnie du Nord avait pour la journée du 7 juin créé cinq trains de plaisir aller et retour, dix-sept trains supplémentaires de Tergnier, seize trains supplémentaires de Busigny. Ils ont amené dix mille voyageurs. Avec ceux amenés à Saint-Quentin par les chemins de fer de Vélu-Bertincourt et de Guise, ceux venus à pied, en voiture ou en bicyclette, on peut estimer à quarante mille les étrangers qui ont assisté aux fêtes de juin.

Les troupes qui ont participé à celles-ci, pour un total de deux mille quatre cents hommes, venaient du 87<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Saint-Quentin ; mille six cent soixante et onze venaient des sapeurs-pompiers, de la gendarmerie, du 17<sup>e</sup> d'artillerie de La Fère, du 9<sup>e</sup> cuirassiers de Noyon.

Tout le monde s'attendait, lors de cette inauguration, à ce que le sculpteur Theunissen soit décoré de la Légion d'honneur. Or, non seulement il n'en fut rien, mais encore son nom ne fut jamais prononcé dans aucun discours. On a même vu comment le protocole l'avait éloigné de la table d'honneur pour le banquet. C'est pourquoi ses amis lui offrirent, le 9 juin, à l'hôtel du Commerce, un banquet d'adieu où ils étaient trente convives.

*Le Saint-Quentinois* en rendit compte, le 10. Et le 11, *Le Journal de Saint-Quentin* insinuait «qu'il devait y avoir autre chose sous roche et qu'on se trouvait sans doute devant une manœuvre politique». Notons qu'à ce banquet, c'est François Hugues - député et ancien maire - qui avait remercié et félicité l'artiste et que Mariolle-Pinguet n'y était pas.

Le nombre des décos remises par le président fut considérable : cent soixante-dix-neuf.

Légion d'Honneur, six, dont quatre pour des militaires, une pour la ville et une pour un Saint-Quentinois.

Médaille militaire, quatre à des militaires.

Médailles académiques, vingt-cinq.

Mérite agricole, sept.

Médailles d'honneur, chemins de fer, trente-cinq ; employés de commerce, quarante-cinq.

Mentions, diplômes et médailles du Ministère de l'Intérieur, trente-neuf.

Médailles agricoles, quinze.

Parlons un peu du coût de la fête. Les frais se sont élevés à 19 000 F., le 6 juin, pour le concours de musique. On y trouve surtout la facture Hillaireau de Paris pour construction des kiosques et installation de mâts 4 500 F.

Les frais se sont élevés à 58 660 F., le 7 juin, pour la réception du président. On y trouve la facture Hillaireau, la plus importante, pour la décoration, auxquels s'ajoutent en travaux supplémentaires 3 060 F., soit 27 060 F. La facture de Potel et Chabot pour le banquet s'arrête à 12 013 F. Dans cette somme sont consignés les voyages aller et retour de trois fourgons de matériel, de soixante et onze hommes en troisième classe, de dix hommes en seconde classe, des frais de camionnage et de bagages.

Pour les repas, la facture a été établie pour cinq cent sept couverts à vingt francs. Mais trois cent soixante-six convives s'étaient inscrits en souscription et ont payé le prix de leur repas. La dépense a donc été réduite de sept mille trois cent vingt francs et ramenée à 4 693,80 F.

Les imprimés divers, 2 662 F. ; le sablage des rues, 2 235 F. ; l'allocation à la kermesse 3 000 F. ; les locations de voitures 1 960 F. ; le feu d'artifice 1 500 F. ; la location de tables et d'estrades (pour le banquet) 1 350 F. ; la location de plantes vertes pour la halle (pour le banquet) 1 200 F., pour ne citer que les plus importantes. Heureusement, on n'a pas oublié les indigents : trois mille francs pour leur distribuer de la viande.

Les Saint-Quentinois, évacués par les Allemands en 1917, ne retrouveront à leur retour qu'un socle vide. Le monument de 1557, comme tous les autres de la ville, comme toutes les cloches du carillon et de la basilique, a été envoyé à la fonte par les troupes d'occupation.

Au moyen d'une maquette et de photographies et grâce à la veuve de Theunissen, le monument pourra être remplacé par une copie. La décision est prise en 1930 et il sera inauguré en 1933. Il est fait dans un métal moins noble : du bronze à 92 % de cuivre au lieu de 75 %.

Pendant l'autre guerre, 1939-1945, le monument est resté sur son socle. Mais il est déposé en 1989, par les Français cette fois, et avec son socle, pour permettre de construire sous la Grand-Place un parking souterrain qui ne le supporterait pas. Pour garer les automobiles. Il a été remplacé par trois ustensiles d'une batterie de cuisine.

André VACHERAND

---

## Sources

Cette chronique a été rédigée exclusivement à partir de la presse locale. On a utilisé *Le journal de Saint-Quentin et de l'Aisne* pour la période s'étendant du 19 février 1893 au 24 juin 1897 et *Le Saint-Quentinois*, du 15 avril au 25 mai 1897. Ces journaux ont été consultés dans le fonds local de la bibliothèque municipale de Saint-Quentin qui porte aujourd'hui le nom de Guy de Maupassant. Le numéro spécial n° 4 du 8 août 1987 a été consulté à la bibliothèque de la Société académique.